

Corazón ceniciente

Françoise Cohen

En te réveillant, tu la reconnais, cette sensation familière et désagréable. Comme si le plafond était plus bas que de coutume, comme si l'air autour de toi était plus dense, comme si tout ton corps pesait plus lourd, comme si... Enfin, une chose est sûre, la journée sera difficile. Tu commenceras par l'épreuve du miroir : une mine fripée qu'il faudra reconnaître comme tienne. Pas le choix. Et l'eau de bleuet sur les paupières n'améliorera guère la situation. Très vite, tes pressentiments se confirmeront : la voiture refusera de démarrer et bien entendu, tu arriveras en retard chez le médecin. Tout cela répond à un schéma cohérent et implacable que tu acceptes sans le comprendre. Un genre de loi de Murphy, cette histoire de tartine beurrée tombant systématiquement du mauvais côté...

Le taxi fonce à toute allure sur l'avenida Libertador. Il se faufile entre voitures et autobus en prenant tous les risques, au mépris du frein et de ta peur croissante. Mon Dieu, protégez-moi. Tu as beau te raisonner : à Buenos Aires, ils conduisent tous comme ça, il n'y a pas à s'inquiéter. Tu as beau respirer profondément pour te détendre, la peur, cette chose visqueuse et répugnante colle à

ton corps. Tes mains humides s'agrippent au siège. Deuxième feu brûlé, un pincement au cœur. Suivant une technique éprouvée, mais insuffisante aujourd'hui, tu regardes de côté. Penser à autre chose, se détacher du présent, pas facile. Maintenant, le chauffeur use du klaxon comme d'une sirène pour avertir du passage de son bolide, autre habitude argentine.

Tu devrais lui dire d'aller moins vite, crier que tu es malade, tu devrais oser : « Señor... » Une violente secousse te rejette sur le dossier. Feu rouge. Tu reconnais l'avenida Alvear et la splendeur des boutiques de luxe rutilantes sous le soleil. Un vendeur de couteaux s'approche de vous. D'où vient-il ? Tu ne l'as pas vu se faufiler entre les voitures. Le soleil le fait cligner des yeux tandis que les lames de couteaux lancent des éclairs. La grimace du vendeur, son aspect misérable, ses couteaux en feu te projettent dans un scénario-catastrophe : le vendeur se jetant sur toi avec rage et te tranchant la gorge avant que tu n'aies pu résister. Le sang coulant à flots... Feu vert.

Tu as fermé les yeux, épuisée par l'émotion. Pourquoi souffrir tant ? La peur a bondi comme un diable de sa boîte, et te voilà à sa merci, moite et affaiblie. Mais que se passe-t-il ? Le chauffeur s'est tourné vers toi et te dévisage avec stupeur et agacement. Tu remarques alors que vous êtes arrivés.

Dans la salle d'attente du médecin où s'ennuient trois personnes, tu essaies de gravir les échelons qui mènent de l'état de bête traquée à celui d'être serein. Tu as oublié la couleur du jacaranda, le parfum d'azahar, la fleur d'oranger.

Tu te réfugies derrière un magazine composé pour l'essentiel de photos de femmes en maillots de bain, aux corps désespérément parfaits, aux sourires factices et arrogants. Ces créatures te narguent, toi et tes kilos en trop, tes ongles rongés et tes allures de collégienne attardée. Elles, les reines de la séduction, du plaisir, du bonheur peut-être.

Le diagnostic du médecin est sans appel : « rétractation cardiaque ; votre cœur fait grise mine, il est cendré et amoindri. » Tu trouves que ce n'est pas un vocabulaire très médical. Après un temps d'arrêt, il demande : « Êtes-vous heureuse ? » Tu ne sais pas quoi répondre. « Des raisons de vous sentir triste dernièrement ? » Face à tes balbutiements, Il semble perdre patience et prescrit des séances de thérapie holistique, en omettant de t'expliquer de quoi il s'agit.

La consultation est terminée. Tu aurais dû lui parler des émotions violentes qui t'épuisent quotidiennement, de cette anticipation anxieuse qui te fait redouter le pire à chaque instant, de tes mains ruisselantes d'émoi, de tes peurs imaginaires. Tu ne lui as parlé de rien. À quoi servait donc ce médecin ? Tu fais toujours de même, tu préfères ne rien dire et t'effacer. Passer inaperçue et te faire oublier. Mais crois-tu donc que la mort t'oubliera ? Sait-on jamais... on peut toujours essayer.

Dehors, un ciel bas. Dans la chaleur estivale, l'air vient à manquer. Tu ressembles à un piéton qui, sans le savoir, aurait le corps entièrement immergé dans l'eau et ferait des efforts inouïs pour avancer plus vite. Ainsi, à grand peine, tu marches le long de la calle Ayacucho en songeant aux paroles du médecin. Tu as

tourné machinalement calle Vicente Lopez, et tu longes à présent les murs du cimetière de la Recoleta. Tout est tranquille : là au moins, pas de surprises, les morts ne t'effraient pas.

Heureuse ? Malheureuse ? Qui sait ? Est-ce donc si important ? Ta vie est opaque, ton avenir aussi : des journées pleines d'obligations tracent, les unes après les autres, un chemin maussade aux contours incertains. Devoirs accomplis, devoirs négligés alternativement, mais toujours des devoirs. Tu as pourtant eu des heures radieuses. C'était l'époque où tu avais le courage d'espérer. Vision fugace d'une porte entrouverte d'où s'échappent des flots de lumière, un océan étincelant de soleil. Cet éblouissement absolu qu'on appelle l'amour, tu n'arrives plus aujourd'hui à le regarder en face... Tu clignes même des yeux. Il te fait mal. Combien de temps te faudra-t-il encore pour l'oublier ? « Un corazón ceniciente », voilà ce qu'a dit le docteur, dans cette langue espagnole que tu aimes tant. Un cœur cendré, un cœur amoindri... Pas très scientifique tout ça. Une vieille chanson de Pétula Clark te revient aux lèvres « Cœur blessé, torturé, par tout le mal que tu m'as fait » (que tu chantonnes avec l'accent anglais)... Même en pleine évocation nostalgique, se glisse souvent un grain de bouffonnerie. C'est ce qui te sauve. De la mélancolie.

Une rencontre coupe court à l'évocation des souvenirs.

- Francesca ! Quelle bonne surprise ! crie de loin ton amie Ana, un sourire charmeur sur les lèvres.
- Oui, vraiment, c'est amusant, dis-tu, soulagée, en l'embrassant.
- Quoi de neuf ?

– Nous préparons les vacances. Et vous ?

– Nous, pas encore. Où partez-vous cette année ?

La conversation continue sur ce ton. Ensuite, Ana te propose de te raccompagner en voiture. Le retour en taxi t'est ainsi épargné. Chemin faisant, sur l'avenida Libertador, vitres baissées et cheveux au vent, vous parlez des enfants, des maris, de son chien, de ton jardin. Tu te sens délestée de l'obligation de réfléchir, c'est si facile de rester à la surface des choses, en état d'apesanteur. C'est si reposant de ne plus penser. Médecins et fantômes se sont évanouis sans laisser de trace.

Vous passez par les rues paisibles et arborées de Belgrano, il s'en dégage un délicieux parfum d'azahar qui semble t'inviter à la somnolence. Les yeux mi-clos, tu laisses Ana parler et tu acquiesces seulement de temps en temps.

– Francesca, tu te sens bien ?

– Oui, oui, très bien. Dis-moi, est-ce un devoir d'être heureuse ?

Ana hésite un instant et puis éclate de rire, un rire sûr et tranchant comme une lame de couteau.

– Mais où vas-tu chercher des idées pareilles ?

Il suffit de rester à la surface des choses, sans intérêt, sans plaisir ni douleur. Il suffit de se laisser porter par le temps à l'autre bout de la vie, là où plus rien n'est possible.

C'est vrai, où vas-tu chercher des idées pareilles ? Et d'abord, est-on vraiment maître de ses idées ? D'où viennent-elles ? Cela importe peu. Tu essaies de t'en convaincre tandis que, des deux côtés de la voiture, les maisons défilent silencieusement à reculons.

Tes idées à toi ne connaissent pas de limites. Alors que tu te sens coincée, attrapée au piège d'une vie quotidienne ennuyeuse, elles germent et se développent en toute liberté. Cela a toujours été le cas, depuis toute petite, sous tes airs d'enfant sage, il y avait un bouillonnement diabolique. Est-ce que tu ne devrais pas agir ou réagir ? Est-ce que tu ne devrais pas donner un coup de pied dans le décor immobile de tes jours ? Tu découvrirais peut-être que ce n'est qu'un simple décor en carton-pâte... Pousser un cri strident pour transpercer le silence et la quiétude qui t'étouffent ? Approfondir ton souffle et élargir ton cœur ? Dire enfin Non lorsque tu n'as pas envie de dîner chez Horacio et Maribel ou de passer le week-end avec des gens qui ne te sont proches d'aucune manière. Tu avais tant de rêves, Francesca ? Les as-tu oubliés ? Tu décrirais le monde, avec des mots, ou des couleurs, tu chanterais à perdre haleine pour vibrer de cette musique qui t'habite, corps et âme, tu aimerais passionnément, parce que tu sais que c'est ton destin et que tu es douée pour ça ; ta vie serait un poème vivant, parce que c'est ce que tu désires le plus au monde. Est-ce que ce n'est pas à toi que tu dois tout cela ? La vie passe, Francesca, la vie passe, et cela importe... « Let the sunshine in... », encore une mélodie d'autrefois. Resteras-tu au pays de la lassitude et de la peur ?

Ce dialogue intérieur, tu le connais bien, il t'obsède, mais tu refuses de traiter maintenant ces questions existentielles. Plus tard, lorsque ce sera le bon moment... Tu as bien droit à une trêve, toute éphémère soit-elle. Paresse ou déni, lâcheté ou désespoir, qui sait ? Le parfum d'azahar t'enivre, l'air est si léger.

Alors, vitres baissées et cheveux au vent, cœur cendré ou pas, tu arraches à l'après-midi naissante une heure, juste une heure d'insouciance.

L'AUTEURE

Après des études de lettres à Henri IV et à la Sorbonne, Françoise Cohen fait une brève incursion dans l'édition (Lidis-Brepols).

Les douze années qu'elle passe en Argentine la marquent profondément. Elle y a publié trois ouvrages en espagnol : un conte pour enfants, un essai sur George Sand et un recueil de nouvelles. De retour en France, elle se lance dans la traduction (Hachette), tandis que les revues *Brèves*, *Rue Saint Ambroise* et *Secousse* accueillent plusieurs de ses fictions courtes. Elle participe durant de nombreuses années au comité de lecture de la revue *Rue Saint Ambroise*.

Le texte « Corazón ceniciente » appartient au recueil de nouvelles, *Des deux hémisphères*, que viennent de publier les éditions l'Harmattan. Il fait suite à *Ana-Chroniques de la nuit et du jour* (l'Harmattan, 2016) et à *L'empreinte volée*, (Tituli, 2018).